



ÉRIC FRASIAK

ONDES POSITIVES

propos recueillis par David Desreumaux

Fin octobre, tout juste un an après la sortie du DVD *live* enregistré à Bar-le-Duc, Frasiak a fait paraître un album en public, tiré de la bande-son du même concert. Répondant à une attente de la part du public, cet album vient en forme

de conclusion de la tournée *Sous mon chapeau*. On a coutume de dire que les enregistrements en public ponctuent la vie d'un artiste comme autant de périodes. Nous avons donc saisi l'occasion pour rencontrer celui qui n'a jamais

eu de Z à son nom, ainsi qu'il le rappelle dans une de ses chansons – L'homme est trop humble pour se prendre pour Zorro. Frasiak sur scène, mais Éric Frasiak au quotidien. Plongée au cœur du parcours peu banal d'un artiste attachant.

Hexagone : Tu te destinais à des études d'ingénieur, mais en 1976 tu te lances dans la chanson. Peux-tu revenir sur cet épisode ?

Éric Frasiak : J'ai passé mon bac « construction mécanique » au lycée Bazin, à Charleville-Mézières. J'ai ensuite fait un BTS technico-commercial. J'étais un très bon élève, je voulais être ingénieur en génie physique. J'ai été pris dans une école en deuxième année à Clermont-Ferrand mais, après réflexion, je n'y suis pas allé et j'ai dit à mes parents que j'arrêtais mes études pour faire de la chanson. J'avais commencé deux ou trois ans auparavant à écrire des

« À 15 ans, je trouve en Béranger un père spirituel. »

chansons, à 15 ans, et à en écouter beaucoup. Notamment François Béranger dont j'étais totalement admiratif. Je trouve en lui un père spirituel. Ses idées, son humour, sa façon d'écrire m'embarquent et bouleversent ma vie. Les premières chansons que j'écris sont des petites histoires très banales et très mal fichues, mais elles sont là, elles existent. Je ne me voyais finalement pas du tout finir ingénieur ou petit chef d'entreprise, ni être dans l'industrie. Au grand désespoir de mes parents, ouvriers. Je trouvais que chanter était plus fort que tout le reste, même si l'avenir a beaucoup fait changer les choses.

Hexagone : Tu as participé à un groupe de bal, je crois, durant cette période ?

Éric : Oui, j'accompagne un groupe régulièrement à la guitare sur du Pink Floyd ou Ange, et au milieu du bal les gars me laissent chanter des chansons. Ce sont généralement des reprises de Béranger : *Manifeste*, *Tranche de vie*, *Le vieux*, *Chanson*

à danser, etc. Ce sont mes premières scènes et mon premier public.

Hexagone : J'ai lu que la rencontre avec Maurice Frot (un des créateurs du Printemps de Bourges en 1977) lors d'une audition à la SACEM s'est révélée décisive dans ton parcours. Peux-tu raconter ce moment ?

Éric : Je fais mon année d'armée en 1979. Je n'arrive pas à me faire réformer, mais je parviens à me libérer assez facilement pour continuer cette année-là à faire quelques concerts. En 1980, la scène continue, ça va de mieux en mieux, on donne beaucoup de concerts. Je vois une annonce dans *Paroles & Musique* indiquant que la SACEM organise un stage de jeunes auteurs-compositeurs dans ses locaux à Neuilly, et je suis retenu

pour ce stage-là fin 1982. A la fin, une sorte d'audition publique se tient devant les gens du métier dans l'amphithéâtre de la SACEM. On chante trois chansons. Dans la salle, il y a Maurice Frot, qui crée en 1983 le Tremplin du Printemps de Bourges. Il s'agit d'un dispositif de découverte d'artistes hors programmation officielle. Je fais donc le Printemps en avril 1983. On descend des Ardennes avec les copains et on joue au petit théâtre de Bourges. A la fin du concert, je vois débarquer dans ma loge Jean-Michel Boris, de l'Olympia, et Jimmy Levi (un producteur parisien de l'époque). Tous deux sont complètement ébahis, et me félicitent. Jean-Michel Boris m'entraîne avec lui et me fait rencontrer Jean-Louis Foulquier. Dès le lendemain, nous jouons deux chansons en direct sur France Inter avec nos trois guitares acoustiques. On passe de la province et de nos petits concerts semi-professionnels aux mains des professionnels et des gens du métier. Jean-Michel Boris me conseille de m'installer à Paris, parce que

c'est là que ça se passe... Rentré dans les Ardennes, je réfléchis plusieurs mois et, en juillet 1983, je prends la décision de monter à Paris. En arrivant, je trouve un boulot dans le routage, chez OID, à côté de la porte de Clignancourt. Je passe une audition pour le Studio des Variétés qui venait d'ouvrir, et je suis retenu. J'arrête le boulot à l'usine, où j'ai réussi à faire embaucher ma copine. Pendant deux ans, je suis cette école du Studio des Variétés. Durant cette période, je signe mes deux premiers 45-tours avec un producteur important de l'époque, Max Amphoux. C'est en 1985. Je refais un Printemps de Bourges. Lors de ce second concert, le producteur décide de sortir un album. Il me demande avec qui je veux travailler et me propose François Bréant, qui est l'arrangeur et clavier de Bernard Lavilliers. Alors, évidemment, en tant qu'admirateur de Lavilliers, je suis enchanté de travailler avec François Bréant. On travaille plusieurs mois aux arrangements de cet album... qui ne sortira jamais parce qu'on ne trouve pas de distribution. Cela met un frein important à la suite des événements. >>>





© David Desreumaux

Nous sommes en 1986, mon fils naît en 1987. Du coup, je change de voie. J'ai rencontré au Studio des Variétés un pote qui s'appelle Frédéric Gonnand, et qui a un début de studio d'enregistrement à Bar-le-Duc. Il me propose de monter quelque chose d'un peu professionnel autour de ce studio d'enregistrement. Celui-ci est opérationnel en avril 1988, et prend le nom de Crocodile Studio. Nous pensions travailler artistiquement pour nous-mêmes et d'autres chanteurs, davantage en autonomie, faire ce métier un peu différemment, et puis ce sont les radios locales qui débarquent dans notre vie. Elles sont en train de se développer un peu partout en France. Les fréquences existent,

mais n'ont pas grand-chose à proposer en contenu. Elles recherchent des habillages d'antenne, des jingles. Avec notre studio et nos instruments de musique, nous sommes équipés et c'est ainsi que la radiodiffusion et l'habillage d'antenne vont devenir notre métier. On fait aussi des musiques de film d'entreprise, une série de génériques pour Canal+. On se met à travailler dans ce métier-là qui me plaît vraiment.

Hexagone : Des années à travailler pour la radio, donc. Et la chanson revient quand et comment ?

Éric : De longues années à travailler pour la radio, même... Mais il m'arrive des aven-

tures de vie, des colères qui me redonnent cette envie. Je me remets à poser des mots sur un cahier, à chercher des musiciens dans la région de Bar-le-Duc, et en 1995 j'ai suffisamment de chansons pour refaire un concert. Je me remets à écrire peu à peu, de 1995 à 2000 et, en 2003, je sors enfin un album qui est une synthèse de ces sept ou huit années. L'album s'appellera *Rep partir à zéro*. Je suis né en 1958, j'ai 45 ans.

Hexagone : Funeste coup du sort, la sortie de ton album coïncide pratiquement avec la mort de François Béranger.

Éric : C'est un truc de fou ! Mon album sort

en octobre 2003, et Béranger part le 14 octobre 2003. Je ne sais pas si je dois y voir un signe ou quoi que ce soit, mais c'est vraiment quelque chose d'étonnant. Je lui dédie d'ailleurs l'album parce qu'au moment où je finalise la pochette j'apprends sa disparition.

Hexagone : Tu vas poursuivre combien de temps en menant les deux activités de front ?

Éric : En 1998, nous vendons nos radios. Avec Frédéric Gonnand, avec qui nous les avions montées, nous devenons salariés.

« Je fais de la chanson aujourd'hui en ayant l'impression d'avoir 30 ans. »

Le monde de la radio change, je finis par me faire licencier. Je suis resté salarié des radios jusqu'à mes 50 ans à peu près. La chanson devient vraiment mon activité principale à partir de ce moment-là, c'est-à-dire en 2007-2008. C'est à partir de l'album *Parlons-nous*, qui sort en 2009, que je ne fais plus que de la chanson.

Hexagone : Et la suite se passe comment ?

Éric : Le premier album était un brouillon d'album. Un nouveau paraît en 2006. *Itinéraires* va commencer à poser les premières pierres de ce que seront les albums suivants. C'est un album assez déclencheur. Les concerts commencent à refluer. Comme je viens de me faire licencier et que j'ai 50 ans, j'ai droit à mes trois ans de chômage qui me permettent de faire de la chanson sans trop avoir à me préoccuper de comment gagner ma vie. Voilà, après c'est l'intermittence et nous voilà aujourd'hui.

Hexagone : On est dans quel état

d'esprit lorsque l'on cesse une activité qui a occupé quinze ans de sa vie, pour se lancer dans une sorte de reconversion qui n'en est pas vraiment une ?

Éric : En fait, j'ai toujours fait le boulot à la radio un peu comme un leader de groupe. La radio est un monde qui ressemble beaucoup au monde de la musique. Puis l'équipe était amicale, tout le monde se tutoyait. Lorsqu'on a vendu les radios, j'ai pu me défaire petit à petit du rôle de patron de radio pour redevenir le chanteur que j'étais toujours au fond de moi. C'est drôle toutes ces tranches de vie, je fais de la chanson aujourd'hui en ayant l'impression d'avoir 30 ans. Comme si j'avais commencé à 20 ans, il y a dix ans. En tout cas, au niveau sensations, j'ai cette énergie-là, alors que je pourrais fêter mes quarante ans de chanson aujourd'hui. Même si j'ai donné mon premier concert en 1978, ce ne serait pas vrai...

Hexagone : Je cite deux extraits d'interviews présentes sur ton site : « J'aime la chanson qui en a, la chanson d'expression. » Puis, seconde citation : « Je déteste cette mode de la chanson cirque où les fringues et les accessoires comblent le vide d'écriture et de composition. » Explique-moi la chanson qui t'intéresse.

Éric : J'ai fait des tremplins et des concours, nous étions parfois une dizaine sur scène, mais on était confronté à une forme de chanson où les accessoires et les déguisements comptaient plus que la chanson. Je me demande si Léo Ferré ou François Béranger se déguiseraient pour venir chanter. Pour moi, ce n'est pas ça la chanson. Ce doit être quelque chose à fleur de peau, avec de l'émotion. Ce doit être dénué de tout artifice : la chanson se suffit à elle-même. La chanson, c'est un texte, une

mélodie, un arrangement. J'ai vu Anne Sylvestre sur scène ; quand elle chante, elle n'a pas besoin de se déguiser pour que ça provoque des choses. Et la chanson, pour moi, elle en a. La chanson a des choses à dire, des choses à raconter. Elle provoque l'émotion, elle provoque la réflexion, elle provoque le rire. Elle doit toucher et ne pas être autocentrée. J'aime quand la chanson se fait reportage aussi. J'aime beaucoup Lavilliers et Béranger également pour ça, ils savent faire une chanson-magazine, qui raconte des histoires.

Hexagone : Chanson-magazine ? Est-ce que tu penses que la chanson a une utilité ?

Éric : Au-delà d'une utilité, je pense qu'elle est carrément indispensable. La chanson, comme tous les arts. Moi, c'est la forme artistique qui m'a le plus touché. Ça aurait pu être la peinture de Picasso ou de Dali. La chanson est indispensable à ma vie. C'est comme l'amour. Est-ce que l'amour est indispensable à la vie ? Non.

Hexagone : Tes chansons témoignent souvent d'un besoin de dire, de dénoncer la détresse sociale. Peux-tu expliquer la façon dont toi tu abordes les chansons ?

Éric : Chez moi, la chanson n'est jamais calculée. Elle est un prolongement de l'émotion que je peux ressentir : histoire d'amour, émotion de révolte, de colère, une histoire qui me fait rire, etc. La chanson doit provoquer les émotions, doit les remuer. Ça peut parfois ressembler à une certaine forme d'engagement politique, c'est vrai, d'engagement syndical, à vouloir défendre certaines causes.

Hexagone : Et c'est parce que la chanson s'est imposée à toi et pas l'inverse ?

Éric : J'ai dit une fois que ce n'est pas moi qui écris les chansons, mais >>>

que c'est la vie qui les écrit pour moi. J'aime bien cette idée.

Hexagone : J'imagine que lorsque l'on écrit des chansons, on écrit pour soi d'abord. Chez toi, il y a des chansons à portée sociale, fraternelles. Je pense notamment à *Monsieur Boulot* qui aborde le thème de la délocalisation. As-tu déjà eu des retours de personnes qui en ont été victimes ?

Éric : *Monsieur Boulot* m'est citée très régulièrement. Elle est fréquemment diffusée lors de manifs. Je pense que les gens qui sont dans ces douleurs-là ne peuvent pas toujours y mettre les mots. Ils sont alors touchés par un artiste qui les aura trouvés et mis en musique. On a fait des concerts

« On peut être à Bar-le-Duc et rayonner dans toute la France. »

dans la région des hauts-fourneaux, vers Longwy, et c'est vrai que lorsqu'on chante cette chanson, les gens ont l'impression que l'on parle d'eux, alors que ce qu'ils peuvent entendre dans les discours politiques est tellement éloigné de leur propre vie.

Hexagone : Et toi, en retour, tu as la satisfaction du travail réussi ?

Éric : C'est un cadeau magnifique d'avoir ce type de retour. Beaucoup de gens s'identifient également à une autre chanson de mon dernier album, *Le jardin de papa*, qui traite d'un sujet tout à fait différent. C'est-à-dire qu'ils ont l'impression que l'on a dit les choses mieux qu'ils n'auraient pu les dire eux-mêmes.

Hexagone : C'est presque un rôle d'écrivain public.

Éric : Ça peut un peu remplacer ça, oui. Tout le monde n'a pas le temps de passer trois ou

quatre mois à trouver le bon mot, la bonne virgule, la bonne idée, la belle métaphore, etc. Quand on apporte ça, comme un artisan qui aurait fait un bel escalier, les gens sont contents d'avoir leur belle chanson qui raconte leur histoire.

Hexagone : Dans *Chroniques*, en 2012, tu reprends François Béranger, Léo Ferré et Bernard Dimey. Pourquoi ces trois-là ? Ils sont unis par un courant de pensée, mais très différents artistiquement.

Éric : Simple parce que les trois sont dans l'émotion. Une émotion extrêmement variée. Après Béranger, Ferré a été la découverte ultime de ma vie. La première fois que j'ai entendu *La solitude*, j'étais complètement ébahi, ça a été une rencontre exceptionnelle. J'ai pris le pli de mettre un morceau de Léo Ferré dans chacun de mes albums, et je crois qu'il y en aura un à nouveau dans le prochain. Bernard Dimey, j'ai vu un spectacle autour de ses textes au festival Bernard Dimey justement, à Nogent, et j'ai été fortement touché par sa poésie simple et populaire. Je connaissais les textes que tout le monde connaît, et j'avais face à moi d'autres textes incroyables que je ne connaissais pas. A la suite du spectacle, j'ai composé dans la foulée la mélodie d'*lvrogne et pourquoi pas*, et je l'ai fait figurer sur mon album. Béranger, Ferré, Dimey, c'est une famille, chacun ayant une personnalité très forte.

Hexagone : Tu as repris Béranger en lui consacrant un album entier.

Éric : Sans Béranger, je n'aurais jamais chanté. Je les ai tellement chantées ses chansons, que lui consacrer ce disque est un juste retour des choses, une sorte de remerciement pour tout ce qu'il m'a apporté. C'est également un

album qui m'a ouvert d'autres portes que je ne supposais pas.

Hexagone : Parlons de la scène.

Habitant Bar-le-Duc, résider en province ne semble pas un obstacle pour toi. Or beaucoup considèrent qu'il faut être à Paris pour faire de la chanson.

Éric : Pas du tout. On peut être à Bar-le-Duc et rayonner dans toute la France. J'ai des copains parisiens qui font beaucoup moins de concerts que je ne peux en faire moi. Il y a davantage de lieux et d'associations qui organisent des concerts et des événements en province qu'il n'y en a à Paris. Paris est peut-être le centre de la France, mais il s'y passe beaucoup moins de choses en chanson qu'il ne s'en passe en province. En partant relativement tôt de Bar-le-Duc, on peut dans la journée être partout en France, en Suisse, en Belgique pour donner un concert le soir. J'ai habité à Paris pas mal d'années, je suis content aujourd'hui de pouvoir me garer sans avoir à tourner une demi-heure pour trouver une place. Je n'ai pas à prendre le métro, je vais à pied à mon studio, je suis peinard. J'ai besoin de ce côté campagne et cela ne nous empêche pas de faire beaucoup de concerts. Internet nous permet aujourd'hui d'être en lien facilement et en permanence avec les réseaux chanson.

Hexagone : Tu fais partie d'une catégorie d'artistes peu visibles dans les grands médias ; tu tournes pourtant toute l'année (quatre-vingts à quatre-vingt-dix dates par an). Ça prouve qu'il est possible de faire ce métier sans passer sur les grandes ondes ?

Éric : Oui, on peut vivre de ce métier-là, on peut exister par ce métier-là, on peut avoir une reconnaissance dans ce métier-là sans être sous les feux des grands médias. D'ailleurs il existe des télé locales, des radios locales, des fanzines, des sites internet, des blogs qui sont consultés, sont attractifs et



permettent d'exister au-delà des grands médias. Paris et les grands médias, c'est un leurre. Les gens pensent que la vie s'arrête à ça mais la vie va bien au-delà de tout ça et heureusement.

Hexagone : Quels sont ces réseaux qui existent et permettent à toute une catégorie d'artistes de chanter et de pouvoir exercer leur métier ?

Éric : Il existe en France un maillage assez incroyable de gens qui ont créé des associations, qui défendent la chanson vivante et d'expression, et organisent à longueur d'année des événements dans toute la France. Également tous les festivals que l'on connaît : Barjac, le Festival Bernard Dimey à Nogent, le Printival à Pézenas, etc. Il y a aussi des programmations dans des petites villes qui savent prendre des risques pour leurs saisons culturelles. La MJC de Venelles par exemple, les MJC de Beaucourt, la Bouche d'air à Nantes. Ensuite, il s'est installé depuis un certain temps déjà les concerts à domicile. C'est une très bonne chose, parce que c'est un moyen d'amener la chanson vers un public qui n'y est pas forcément sensible. Des accueillants organisent chez eux des concerts pour une quarantaine ou une cinquantaine de personnes. Ils ont poussé un fauteuil, un canapé, installé une petite scène, invité les copains et les voisins, et cela provoque des rencontres incroyables avec des gens qui viennent découvrir un artiste dont ils n'ont jamais entendu parler auparavant. Ce sont des moments exceptionnels, parce qu'on va porter la chanson vers des gens qui ne la connaissent pas. Les premières parties représentent également un bon moyen d'apporter de la visibilité. C'est évident qu'il faut décrocher le téléphone, appeler, faire sa promo, essayer d'avoir des outils de promo un peu, etc. Nous sommes de petits artisans, il faut aussi aller toquer aux portes, envoyer des devis pour qu'il y ait du travail. >>>



photo © David Desreumaux

Hexagone : Parlons un peu de ton actualité pour terminer. Ton album *Sous mon chapeau*, sorti il y a près d'un an, a connu un très bon accueil de la part de la critique. Peux-tu nous faire un petit bilan ?

Éric : Il y a eu de très bons retours. L'album précédent avait rencontré un petit succès. Je m'inquiétais de ce que les gens allaient dire de cet album, *Sous mon chapeau*. Il aborde des choses beaucoup plus personnelles que les albums précédents, notamment la mort de mon père. J'aborde également des sujets un peu plus « sexe », ce que je n'avais jamais fait auparavant. C'est un sujet qui est assez peu abordé en général en chanson sauf peut-être par Gainsbourg. J'avais peur que ces chansons-là, inhabituelles, rendent l'album plus difficile d'accès. Et non, les gens ont vraiment adhéré. Il y a eu de très beaux retours, de très belles chroniques, de la part des médias comme

de la part du public. De beaux concerts ont suivi la sortie de l'album.

Hexagone : En plus du concert de Bar-le-Duc qui paraît en CD *live*, tu as réédité récemment l'album *Itinéraires* qui date de 2006. Pourquoi ?

Éric : Pour beaucoup, les gens m'ont connu après les albums *Parlons-nous* et *Chroniques*. L'album *Itinéraires* était épuisé depuis un bon moment. Je l'ai réédité pour répondre à pas mal de demandes. L'ambiance de ce disque est beaucoup plus rock. Nous l'avions enregistré dans des conditions *live*, mais plus brutes.

Hexagone : Est-ce que tu fais ce métier pour la scène avant toute chose ?

Éric : J'apprécie également beaucoup la phase de création et le studio. Mais la scène est la finalité, le partage, la mise à nu de la

chanson. Cela pourrait presque me suffire. Être au contact des gens, de leurs émotions, les entendre rire ou pleurer, partager entre nous à la fin du concert ce que l'on a pu ressentir, c'est formidable.

Hexagone : Parfois, l'artiste dit au public qu'il a été un public formidable. Est-ce que c'est une façon élégante de le remercier ou bien est-ce qu'il y a des publics meilleurs que d'autres ?

Éric : C'est indéniable. Un concert, c'est une alchimie entre l'artiste, la salle et le public qui est venu. Et lorsque dans une salle il y a cent ou deux cents personnes réunies, ces personnes ne font plus qu'un. Et c'est ce « un », ce tout-là que l'on reçoit. Ce sont plein de petites choses qui font que lors de certains concerts on est perché d'un bout à l'autre, et que lors de certains autres il faut lutter. Le son compte pour beaucoup également. Ça va au-delà des sensations, des sentiments. Je ne suis jamais lassé de faire un concert, même si ce sont les vingt mêmes chansons, parce que je ne les chanterai jamais de la même façon. On remet systématiquement tout à plat à chaque fois et on redémarre. C'est comme un acte d'amour. Comme un couple. Même si on se connaît parfaitement bien, les sensations ne sont jamais les mêmes. 🕒

🕒 En concert

Le 9 mars 2018, à Toulouse (31) - Le Bijou

Le 23 mars 2018, à Ivry (94) - Forum Léo-Ferré

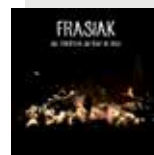
Le 30 mars 2018, à Beaucourt (90)

🕒 À écouter

🕒 **Au théâtre de Bar-le-Duc**

(crocodile)

Double album - 2017



🕒 Sur la toile

www.fراسيак.com